

Emma s'assit à sa table d'écriture, face à la baie vitrée qui donnait sur le jardin. Elle regarda la vue qui s'offrait à elle. C'était le début du printemps, les jonquilles éclataient leur jaune somptueux et les crocus leur fraîcheur encore hivernale.

Elle s'apprêtait à participer au concours annuel de la nouvelle organisé par le ministère des Genres. Elle avait œuvré au sein de ce ministère pendant plus de quarante ans et elle jouissait à présent d'une retraite qu'elle considérait comme bien méritée. Le ministère avait été créé il y avait maintenant très longtemps et était dirigé, une année, par des cadres exclusivement masculins puis l'année suivante par des cadres exclusivement féminins et ainsi de suite alternativement. Cette année voyait la gouvernance féminine. La parité parfaitement organisée était aux affaires. A ce stade, il convient de préciser que l'étanchéité entre les moitiés était parfaite et immuable. La répartition entre les deux parties avait été codifiée et aucun débordement n'était toléré. Il était inenvisageable que l'une des parties demandât conseil à l'autre. Mieux, le genre qui était aux commandes annulait de façon systématique, consciencieuse et légale toutes les mesures qui avaient été prises l'année précédente par l'autre genre et ainsi de suite. Ces conduites avaient pour résultats que depuis cinquante ans, on tournait en rond et aucun progrès ne se faisait jour. Ainsi allait le monde de la partition en apparence équitable.

Le ministère avait des déclinaisons territoriales. Emma avait dirigé, pendant six ans à la fin de sa carrière, une unité départementale.

Mais ce qui était le centre de ses préoccupations aujourd'hui, était le thème du concours : « si l'histoire m'était contée... ». Emma lut avec curiosité le règlement du concours. Rien d'exceptionnel : les contraintes habituelles tenant, notamment à la longueur maximale du texte et au genre impératif à utiliser pour les personnages de l'histoire qui devaient être une année masculins et l'année suivante féminins, en harmonie avec le genre dirigeant le ministère.

Ajoutez à cela que l'ensemble du récit se devait lui aussi de n'afficher que des substantifs de l'un ou l'autre genre selon l'année. On comprendra sans peine les difficultés auxquelles étaient confrontés les écrivains, les écrivaines, amateurs et amatrices. Ainsi, cette année les héros seraient des héroïnes. Emma relut encore une fois le sujet. Mais quelle idée saugrenue avait bien pu traverser la tête de ces messieurs-dames du jury pour trouver un thème de cette sorte ? Comment ces hommes et ces femmes parvenus au comble de la prestance du sérieux avaient-ils envie qu'on leur racontât une histoire, comme lorsqu'ils n'étaient encore que des enfants ? Les contes à dormir debout les aidant justement à s'endormir allongés. Emma se les imagina, sans peine, tout réjouis du tour qu'ils jouaient aux candidats.

Emma affuta ses crayons et se servit une grande tasse de thé. Elle avait lu quelque part que les romancières anglo-saxonnes étayaient leur soif et nourrissaient leurs neurones de ce breuvage magique. Emma donc, après une gorgée distinguée, comme il se doit, plongea dans le torrent de ses souvenirs d'enfance, à la recherche d'une histoire qui pourraient être contée selon les normes imposées. Le mode d'écriture exigée demanderait de sérieuses adaptations. Souvenez-vous : seuls les substantifs féminins étaient autorisés. Emma remarqua en passant que le mot substantif était masculin.

En outre, les caractéristiques des protagonistes, qualités et défauts, devaient obligatoirement appartenir au genre choisi, alimentant ainsi les poncifs : délicatesse féminine, courage masculin, timidité féminine, hardiesse masculine etc...

Emma pensa tout de go à l'histoire de cette jeune fille détestée par sa marâtre. Sans l'ombre d'une hésitation, pleine de certitudes et d'optimisme confiant, elle se lança.

« C'est l'histoire d'une jeune fille dotée d'une belle mère vieillissante et acariâtre (acariâtre parce que vieillissante). Elle est accompagnée, dans sa conduite détestable envers sa belle-fille de deux demoiselles laides (elles sont jalouses) et à l'âme diabolique. Les trois terreurs s'emploient à longueur de journée à humilier la pauvre jeune fille. Lui incombe alors de travailler sans cesse. Harassée par les tâches domestiques et ingrates, elle n'en demeure pas moins aimable et souriante. Un jour, une grande nouvelle éclate aux oreilles du royaume : une grande party (bal est masculin et ne peut être utilisé) va être donnée par la Princesse. Celle-ci a annoncé que la plus élégante des jeunes filles la nuit de la party, sera nommée première dame de compagnie à la Cour. L'heureuse élue jouira de nombreuses faveurs et notamment celle de pouvoir s'offrir les plus belles tenues des plus grandes couturières de la Principauté. Les pimbêches, excitées et folles de joie passent leurs journées à essayer des robes somptueuses et à battre la campagne de leurs imaginations. Il faut que la Princesse remarque l'une d'elles et la choisisse ».

Pour être honnête avec le lecteur, Emma ajouta que les filles étaient replètes et demeureraient disgracieuses malgré leurs tenues magnifiques.

« La jeune héroïne désire aussi aller danser mais hélas, comme toute femme qui s'apprête à sortir, elle n'a rien à se mettre, et puis elle n'a pas de moyen de locomotion. La demeure princière est située à plus de mille lieues. Elle se met alors à pleurer si fort que sa marraine, la bonne fée, l'entend. En un tour de baguette, par magie, elle confectionne à la jeune fille une carriole (carrosse est du genre masculin et ne peut pas être employé) à l'aide d'une citrouille et une magnifique robe. La bonne fée n'oublie pas les chaussures (ces dernières ont toute leur importance dans l'histoire). Fée Marraine sort de sa manche une petite paire

de bottines en fourrure d'hermine, blanches immaculées. Seul impératif pour la jeune fille : disparaître de la party avant minuit car carriole et robe s'évanouiront quand les douze heures sonneront. Et oui, même la magie a des dates limites de consommation !

La jeune fille se rend au bal. Par sa beauté et son élégance elle domine toutes les autres candidates. Sur la musique, elle survole de sa grâce toutes ses concurrentes. Sa distinction naturelle n'a d'égale que son intelligence. Sa culture lui permet de briller mais elle reste pleine de modestie. La Princesse ne tarde pas à la remarquer. Elle semble avoir toutes les qualités requises pour devenir sa première dame de compagnie.

Dans l'encoignure d'une porte, les pimbêches, vertes de jalousie et d'indigestion, continuent à s'empiffrer.

Les douze heures sonnent, la Princesse cherche du regard la belle jeune fille mystérieuse. Cette dernière semble avoir disparu. Pour une fois qu'elle avait trouvé une amie intelligente, pleine d'ironie charmante et de sagesse, la Princesse ne veut pas la laisser s'échapper. Elle sort sur l'immense véranda, regarde partout alentour : personne. C'est alors que sur les marches elle aperçoit une magnifique bottine en fourrure d'hermine. Elle appartient sûrement à sa mystérieuse amie dont elle ignore l'identité. Le lendemain, la princesse convoque à la Cour toutes les jeunes filles de la Principauté. Celle qui pourra chausser cette bottine sera sa mystérieuse amie. Toutes les filles accourent, défilent devant la princesse et tentent de chausser la délicate bottine. Peine perdue : aucune ne semble avoir la pointure adaptée. Les deux pimbêches, elles aussi, font des tentatives. Mais aucune des deux ne parvient à chausser la bottine. »

Souvenez-vous, précisa Emma que « la jeune fille habite à plus de mille lieues de la Cour. Elle ne peut donc se rendre à la Principauté car sa carriole est redevenue citrouille ».

« La Princesse tourne et retourne la bottine, l'admire, en caresse la fourrure. Cet objet est vraiment de très belle facture. Le talon, très haut est bicolore, comme les talons d'une marque célèbre, vous savez. C'est une merveille digne de l'artisanat d'art. Je dois absolument retrouver sa propriétaire, pense la princesse. Dussé-je visiter chaque demeure du royaume. Je trouverai ainsi la dame de compagnie idéale, rencontrée le soir de la party. La princesse reste songeuse quelques minutes puis se décide. Elle essaie la sublime bottine et surprise, elle lui va à ravir. La princesse se regarde dans la grande glace de sa chambre, elle virevolte, s'arrête, réfléchit et décide de garder la bottine.

N'est-elle pas la meilleure dame de compagnie pour elle même ? »

Emma relut sa copie. Elle était satisfaite du tour de force qui avait consisté à n'utiliser que des noms féminins et des caractéristiques dites féminines dans ce conte, connu certes mais qu'elle avait été contrainte d'adapter afin d'obéir aux consignes. En revanche, si la forme la satisfaisait, le fond lui déplaisait. Quelle histoire, quel conte pouvait être crédible en étant ainsi genré de manière absurde pour Emma qui, dans sa jeunesse, avait été élevée dans un monde délicieusement mixte où ces séparations absurdes des rôles n'étaient pas imaginables.

Avant d'envoyer sa nouvelle pour concourir, prise d'une fièvre scripturale, elle posa les bases d'une autre histoire. Le scénario serait celui d'une jeune fille belle, douce à la peau laiteuse et à la chevelure noire, également affublée d'une marâtre, vieille et acariâtre (acariâtre parce que vieille) et d'une coquetterie maladive. La belle mère est bien entendu jalouse et va s'arranger pour se débarrasser de sa belle-fille.

Emma, dans une réflexion toute personnelle, se demanda où étaient passés les pères dans ces histoires : jamais là pour aplanir les conflits.

La belle jeune fille brune croque une pomme (gourmandise typiquement féminine) empoisonnée (méthode typiquement féminine) et se retrouve après un coma recueillie par sept personnes de petite taille de sexe féminin (adaptation oblige). Le genre obligatoire ajouté au politiquement correct rendait l'affaire hasardeuse. Emma se remémora les noms des sept nains : dormeur devenait dormeuse, pourquoi pas, mais grincheux lui paraissait absolument et de manière intrinsèque masculin et ne pouvait pas devenir grincheuse.

Une femme est acariâtre et un homme est grincheux, non ? En tout cas, c'est ce qui était enseigné à l'école des Genres et il ne s'agissait pas de commettre une inversion. Cette seconde histoire serait aussi ridicule que la première : comment faire sans Prince Charmant ?

Après réflexion, Emma décida que c'était mission impossible. Elle allait envoyer son texte sans autre forme de procès. Elle prit une grande enveloppe et glissa son manuscrit à l'intérieur. Puis elle s'installa dans son grand fauteuil, choisit dans sa collection de DVD une production hollywoodienne où les hommes et les femmes se côtoyaient, se détestaient, s'aimaient aussi et s'influençaient les uns les autres. Elle se servit un verre de sherry tandis que sur l'écran s'affichait le titre « Tant qu'il y aura des femmes » .

Je refermai, songeuse, le magazine dans lequel avait été publiée la nouvelle que je venais de lire. Cette nouvelle servait de point de départ à un long développement sur la notion de parité et d'égalité. L'histoire contée illustre parfaitement la nécessité de la complémentarité des genres. La seule possibilité n'était pas le genre unique mais au contraire le mélange des genres qui donnait à l'existence et à l'aventure humaine toute sa richesse dans sa diversité et sa ressemblance.

Je regardai le calendrier. Déjà le 20 mars ; il est grand temps de m'y atteler. Je ne disposai plus que d'une dizaine de jours.

Je m'assis à ma table d'écriture face à la baie vitrée qui donnait sur le jardin. Je regardais la vue qui s'offrait à mes yeux. C'était le début du printemps : les jonquilles éclataient leur jaune somptueux et les crocus leur fraîcheur hivernale. Je m'apprêtais à participer au concours annuel de la nouvelle organisé par le Ministère des Finances. J'avais œuvré au sein de ce ministère pendant plus de quarante ans et je jouissais, à présent d'une retraite que je considérais comme bien méritée.

Mais ce qui était au centre de mes préoccupations aujourd'hui était le thème du concours : « si l'histoire m'était contée... ». Je relus avec curiosité le règlement du dit concours : rien d'exceptionnel, les contraintes habituelles .....